

Les agneaux sont lâchés

Raymond Plante

Volume 14, numéro 3 (81), juillet 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, R. (1972). Les agneaux sont lâchés. *Liberté*, 14(3), 109–123.

Les agneaux sont lâchés

(Petit bilan des contes, nouvelles, récits et romans parus dans les 34 volumes des ECRITS DU CANADA FRANÇAIS.)

Les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS ont maintenant 18 ans. Nés en 1954 sous l'aile bienveillante de 28 écrivains, ils ont fait paraître jusqu'à présent la jolie somme de 34 volumes, ce qui leur donne une moyenne de près de deux livres par année. Cadence de production inégale... et normale, me dira-t-on, pour ce pays d'ici... avec les années de vaches maigres que l'on retrouve surtout dans l'enfance des ECRITS (au cours des années '50) alors que les fondateurs, peut-être pris par la force des choses, se contentaient d'un livre par année (l'an '56 étant même sauté)... mais le temps se chargea de mettre de l'ordre dans ces choses, ordre très sain, semble-t-il, dans le cas des ECRITS qui paraissent deux fois en 1960, quatre fois en '61 et trois fois en '62... allez savoir pourquoi!... et, désormais doués d'une certaine force, plus vigoureuse d'année en année, ils réussirent à se donner un rythme de parution qu'ils maintiennent depuis quelque temps déjà. Et, aujourd'hui, à 18 ans, ils peuvent en paix jouir de leur tranquille majorité.

Les buts

Revenons à 1954, au moment où ces ECRITS prennent racines. Il y avait donc des regards bienveillants qui voulaient

Il est important de noter que tout ce qui est dit dans ce texte ne se rapporte qu'aux romans, contes, nouvelles et récits parus dans les 34 premiers volumes des ECRITS DU CANADA FRANÇAIS. Tout ceci n'a absolument rien à voir avec les pièces de théâtre, les poèmes, les essais ou les études que ces mêmes ECRITS ont publiés.

voir plus loin... bien plus loin que leur nez. Ils étaient 28 nez qui sentaient que l'horizon devait s'élargir, qu'il fallait pousser un peu les murs pour rendre le cube plus vaste et, par le fait même, l'air plus respirable. Parce que ça sentait le renfermé, ici, et que l'on commençait à s'en apercevoir... la liberté demandait de plus en plus son droit de cité. C'est ainsi que 28 écrivains ont donné aux ECRITS DU CANADA FRANÇAIS leur premier souffle. Le tout premier volume s'ouvre d'ailleurs sur une présentation (dont voici le texte intégral) dans laquelle sont exposés les buts de la nouvelle publication :

« Fondés par un groupe d'écrivains qui n'ont d'autre objet que de servir la littérature d'expression française en Amérique, les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS seront une collection d'oeuvres libres. Non pas qu'individuellement, chacun des collaborateurs répugne à tout engagement, mais bien parce que leur rencontre au sein d'une entreprise commune doit permettre, au contraire, le dégagement des tendances et des formes les plus actuelles de notre production littéraire.

« En réunissant sous une même couverture quatre ou cinq textes qui n'ont pour seul lien qu'un même souci d'authenticité et de qualité intellectuelle, les ECRITS veulent offrir aux lecteurs canadiens et étrangers la possibilité de prendre contact avec divers aspects de la littérature canadienne-française contemporaine tout en fournissant aux écrivains un moyen commode de publication.

« Périodiquement, les ECRITS publieront des oeuvres d'imagination : nouvelles, poèmes ou pièces de théâtre, et des essais d'intérêt général. En abordant l'étude des grands courants de pensée actuels, peu importe leur nature, les ECRITS entendent contribuer à l'examen des questions disputées qui sont la nourriture de tout humanisme.

« Les signataires de cette présentation ont confié à un comité de rédaction le soin d'établir l'équilibre de chaque édition et d'assurer aux ECRITS une tenue littéraire qui en fasse un article d'exportation comme de consommation locale. Là s'arrête

la responsabilité du comité de rédaction. Par définition, les ECRITS ne seraient plus une collection d'oeuvres libres s'il en était autrement. Paul Beaulieu, Robert Charbonneau, Roger Duhamel, Robert Elie, Jean-Louis Gagnon, André Giroux, Lomer Gouin, Alain Grandbois, Eloi de Grandmont, Anne Hébert, Jean-Pierre Houle, Claude Hurtubise, André Langevin, Jeanne Lapointe, André Laurendeau, Roger Lemelin, Jean LeMoine, Gilles Marcotte, Gérard Pelletier, Marcel Raymond, Ringuet, Guy Roberge, Roger Rolland, Guy Sylvestre, Paul Toupin, Pierre Elliott Trudeau, Roger Viau, Jean Vincent.»⁽¹⁾

Par cette déclaration, les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS définissaient clairement les principes de leur orientation. Ils s'engageaient donc à publier, pour un *lecteur universel*, des *oeuvres libres d'auteurs différents* afin de « permettre... le dégagement des tendances et des formes les plus actuelles de notre production littéraire ».

Tout compte fait, les ECRITS ont atteint un certain nombre de ces objectifs. Ils peuvent atteindre, je crois, autant un lecteur d'ici qu'un lecteur étranger... mais est-ce véritablement une qualité? Parce que, dans le cas des ECRITS, c'est une question que nous pouvons nous poser. En cherchant à évoluer sur deux plans, le terrain local et la patinoire étrangère, ils couraient le risque d'ébrécher un autre de leurs buts, celui des « divers aspects de la littérature canadienne-française contemporaine ». A mon avis, ils sont tombés dans le panneau... mais, de cela, nous en reparlerons un peu plus loin.

En tant que « moyen commode de publication », les ECRITS ont accompli une excellente besogne. Seulement dans les textes qui nous occupent, ils ont publié en tout 70 auteurs différents. De ces auteurs (et là, je me fie à la brève présentation qui précède chacun des textes), 59 sont nés au Canada Français, dont 57 au Québec, et les onze autres sont pour la plupart des Français de naissance, à l'exception de

(1) ECRITS DU CANADA FRANÇAIS, volume 1, Montréal, 1954, pages 7 et 8.

Naïm Kattan, Carol Dunlop-Hébert et Alice Poznanska-Parizeau. Toutefois, au moment où ces auteurs étrangers ont fait paraître un ou des textes dans les ECRITS, ils habitaient le Québec depuis déjà un certain temps, une moyenne d'environ deux ans, et ils sont maintenant établis ici.

Parmi les 70 écrivains publiés, nous trouvons un mélange quand même assez homogène d'auteurs reconnus, de premières armes de certains noms qui deviendront..., d'étudiants, etc... Bien entendu, il faut toujours se placer au moment où l'oeuvre a été éditée. Ainsi, chez les auteurs reconnus, il y a les Jean-Louis Gagnon, André Langevin, Eloi de Grandmond, Gilles Marcotte qui sont parmi les fondateurs des ECRITS et auxquels s'ajoutent Gérard Bessette, Réal Benoît, Jean Hamelin et Rock Carrier. Le domaine des premières armes s'avère tout particulièrement intéressant : Hubert Aquin publie « Les Rédempteurs » (vol. 5-1959), un récit curieux, tout replié dans un temps bizarre, bien loin de « Prochain Episode » et de « Trou de Mémoire » ; il y a aussi trois contes de Roger Fournier (vol. 8-1961), Claude Jasmin et son premier roman « Et puis tout est silence » (vol. 7-1960)... pour ne nommer que ceux-là. Le milieu étudiant trouve lui aussi sa place : le vingt-et-unième volume, par exemple, paru en 1966, est entièrement consacré aux textes primés par le concours des Jeunes Auteurs de Radio-Canada. Dans des numéros plus récents, nous pouvons lire plusieurs textes d'universitaires et même d'étudiants de CEGEP.

En somme, pour être honnête, je dois admettre que les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS ont atteint au moins deux des buts qu'ils s'étaient fixés. Il y a cependant deux autres objectifs dont la réalisation est plus chancelante. Je veux parler des « oeuvres libres » et du « dégagement des tendances et des formes les plus actuelles de notre production littéraire ».

Les comités de rédaction et les tangentes

Il est toujours difficile de parler de la liberté sans parler des hommes qui la « permettent ». Parce que, dans la parole écrite, à moins qu'un écrivain publie à son compte, il y a des

gens qui ouvrent une porte . . . ce sont ceux qui choisissent ce que le lecteur peut ou ne peut pas lire dans leurs pages. Ce n'est pas là une façon bien catholique d'aborder le sujet de l'oeuvre libre puisque je ne sais ni la quantité, ni la qualité des oeuvres que le comité de rédaction des ECRITS a pu refuser. Mais, dans un périodique comme celui-là, le comité de rédaction ne sert pas qu'à choisir les textes, il sert aussi à donner un esprit, à établir un climat pour l'ensemble de ce qu'il veut publier. C'est peut-être ce que les fondateurs appelaient l'équilibre et la tenue littéraire.

Aux ECRITS DU CANADA FRANÇAIS, un premier comité de rédaction a donc été élu. Il était composé de Robert Elie, Jean-Louis Gagnon, Gilles Marcotte, Gérard Pelletier, Paul Toupin et Pierre Elliott Trudeau. Jusqu'en 1965, c'est-à-dire du premier au dix-neuvième volume inclusivement, ce noyau ne changera guère. Seul Paul Toupin sera remplacé par Marcel Dubé à compter du volume 4. Les textes sont classiques, écrits dans un français correct, avec un héros d'ordinaire malheureux, replié sur lui-même, et qui raconte une de ses mésaventures. En général, le narrateur note les étapes intérieures de son échec. Dès le premier volume, d'ailleurs, la nouvelle-type nous est donnée par Jean-Louis Gagnon. Elle s'appelle « La Fin des haricots ». C'est l'histoire d'un journaliste qui veut incendier New-York. Bien entendu, sa tentative échoue. Mais cette nouvelle donne néanmoins au lecteur universel la chance de parcourir certains pays. Il sera trimbalé de l'Amérique du Sud à l'Alaska, en passant par le Québec et les U.S.A., il rencontrera des personnages de plusieurs nationalités, il aura des notes culturelles d'un peu partout, etc . . . le tout bien écrit dans un bon français . . . et tout le monde est content. Désormais, les ECRITS ont un style et ils n'en dérogeront guère ou si peu, parfois . . .

En 1965, pour des raisons que nous n'avons pas besoin de deviner, messieurs Pelletier et Trudeau quittent les ECRITS, cédant leurs places à Gilles Hénault et Jean Simard. Il faut avouer que cela ne change en rien la poussée première des ECRITS.

Ce n'est qu'en '69, alors même que les ECRITS changent de couverture, que nous pouvons un peu sentir une nouvelle tangente. Trois nouveaux membres sont ajoutés aux six du comité déjà en place : Lucien Parizeau, Georges Cartier et Fernand Dumont. Le changement se voit surtout dans la forme... des textes plus nouveaux, parfois de l'écriture automatique, parfois un vocabulaire qui ressemble davantage à notre langage populaire (sans jamais forcer la note, bien sûr !), parfois aussi une nouvelle ponctuation, un peu d'un monde nouveau, d'un monde de rêve à légère odeur de fumée (rien d'exagéré !) ... et toujours, et souvent, et encore, la bonne vieille nouvelle traditionnelle (de la tradition des ECRITS, j'entends !).

Maintenant, le comité de rédaction s'appelle « le comité de direction » et semble tout disposé à suivre, à quelques textes près, la bonne direction des prédécesseurs-fondateurs. Aujourd'hui, le comité de direction des ECRITS DU CANADA FRANÇAIS se compose de Gilles Marcotte, Jean Simard, Marcel Dubé, Georges Cartier, Fernand Dumont, Lucien Parizeau, André Major, Gertrude LeMoyne et Edmond Labelle.

UN PETIT BILAN

Dans leurs 34 premiers volumes, les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS ont publié en tout 91 nouvelles, 36 contes, 6 récits et 4 romans. J'ai volontairement éliminé de ce bilan certains textes qui n'étaient que des récits de voyage : « Quarante Canadiens en Afrique » (vol. 27-1969) de Jean F. Somcynsky, entre autres, est dans ce cas.

Le cadre géographique

L'homme se reconnaît tout d'abord par le lieu qui l'a marqué. Ce lieu n'est pas seulement le coin de terre et tout ce qui y pousse, arbres comme édifices, il est aussi le « chez-nous » avec tout ce qu'il contient, manière de vivre, caractère des hommes, leur langage propre... je n'ai qu'à penser à Euchariste Moisan qui, perdu aux Etats, loin de ses trente

arpents, ne reconnaît rien de la vie qu'il aimait. Au fond, le lieu habite les hommes autant que ceux-ci l'habitent. Il n'est pas encore prouvé que le personnage humain, celui des romans ou celui en chair et en os qui prend une bière à la taverne devant la télé en couleur, soit plus ouvert à l'universalité de l'homme s'il vient de n'importe où (je veux dire d'un lieu indéfini). Dans les ECRITS pourtant le personnage est flottant. L'action du texte se situe souvent entre deux eaux, dans un paysage flou, sans attaches. Voici d'ailleurs un petit tableau des lieux, où les actions se déroulent. Certains textes se passant en plusieurs endroits, le total des lieux ne correspond pas à la somme des textes.

Textes se passant :

— au Québec	55
— en France	9
— aux U.S.A.	6
— sur un bateau	4
— au Brésil	2
— en Italie	2
— en Espagne	1
— en Grèce	1
— action qui pourrait se passer n'importe où	65

Pour ce qui est des romans, 3 se déroulent au Québec et 1 entièrement en Suisse.

Le personnage coutumier des ECRITS est donc un bonhomme de n'importe où. Il marche dans une rue qui peut aussi bien se trouver à Bruxelles, à Los Angeles, à Rio de Janeiro qu'à Baie Comeau. Ce n'importe où est fréquemment un lieu tout à fait imaginaire... je pense à la ville d'Edom du récit d'Hubert Aquin (vol. 5-1959) ou encore aux villes bizarres des contes de Rock Carrier (vol. 25-1969). Parfois aussi ce n'importe où flotte hors-écriture... le « Récit d'une errance » de Thérèse Renaud (vol. 34-1972) en est un exemple typique. Même dans les 55 textes situés au Québec, le lieu n'est pas toujours précis. J'ai souvent classé une nouvelle dans

le lieu québécois à cause de la température ou d'un personnage qui me semblait ne pouvoir être absolument rien d'autre qu'un Québécois. J'ai aussi situé des écrits au Québec simplement parce que le lieu était nommé... le conte de Jean Simard, par exemple, « Un Départ » (vol. 3-1957). Son personnage principal s'appelle Godenot (cherchez dans l'annuaire pour en trouver un seul !), il s'en va passer un week-end chez Tierspont (cherchez encore !) ... comme il prépare son départ, il va partout dans la ville, une ville qui pourrait être Paris... mais, à la toute fin de l'histoire, il traverse le pont Jacques-Cartier... c'est donc un écrit québécois !

Certains auteurs ont, par contre, situé leur récit non seulement dans le Québec-géographie, mais dans le Québec-vie quotidienne avec ses manies et ses tics... « Télesse » (vol. 17-1964) de Gérald Godin où nous allons gagner un \$2 aux courses et prendre une couple de draughts à la taverne ; « Et puis tout est silence » (vol. 7-1960) de Claude Jasmin où nous allons pique-niquer au Parc Jarry, suivre les processions de la Fête-Dieu sur la rue Jean-Talon, faire un tour de chaloupe sur le lac Placide, etc... ; « Sous le Pont de l'Est » (vol. 16-1963) de André Belleau où les gens veillent sur le trottoir et où des bandes rivales se battent au Parc Lafontaine ; les 3 contes de Roger Fournier (vol. 8-1961) où nous sommes dans un milieu rural mais tout aussi authentique ; « Le Goût du Bonheur » (vol. 29-1970) de Jacques Boulerice avec son robineux assis sur un banc devant la Place des Arts... Il y en a quelques autres encore mais ils forment une minorité parce que le texte publié dans les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS est déraciné, de n'importe où pour nulle part.

La mort et les vies ratées

Dans les ECRITS, la vie a la mine basse. C'est la mort qui fête. La majeure partie des textes marche résolument vers elle et lui font prendre toutes les positions imaginables. Elle porte parfois le masque de l'humour noir comme dans la série de contes de Jean-Jacques Simard (vol. 23-1967), dans la nouvelle d'Iberville Fortier, « La Compote de Rhubarbe »

(vol. 23-1967) et dans le texte de Carol Dunlop-Hébert, « Le Vainqueur » (vol. 32-1971). Mais ce sont là de rares exceptions à la règle. Parce que la règle est celle d'une mort empiétant et qui se badigeonne partout sur la vie et qui fait du slalom entre les mots. Il y a la mort collective et salvatrice de l'humanité en perdition (« Les Rédempteurs » d'Aquin), la mort purement accidentelle, le suicide, la mort après une longue maladie, après une courte maladie, la tentative de meurtre, le meurtre proprement dit. En tout, 48 textes tournent autour d'elle, et là je ne compte que pour un l'ensemble des contes de Jean-Jacques Simard... et ce sont les textes dans lesquels il y a un cadavre, je ne parle pas des ouvrages où le narrateur peut penser à la mort ou encore ceux où il se souvient d'une mort.

Il y a aussi la mort sous une autre forme, celle d'un personnage qui s'en va et qu'on ne revoit jamais. Cette forme de mort revient 4 fois.

Une autre mort présente dans les ECRITS, une mort qui n'en est pas tout à fait une mais qui en possède tous les aspects, c'est la vie ratée. Je pense entre autres à cet « Homme de 30 ans » (vol. 6-1960) de Gilles Delaunière (un spécialiste de la vie ratée qui, soit dit entre parenthèses, est un auteur choyé des ECRITS, il y a publié deux récits et une nouvelle) qui a toute la pâleur d'un homosexuel malchanceux et cadavérique quand il nous raconte sa pauvre vie. Et, non content de nous avoir servi une fois sa déchéance, sa peur des méchantes femmes, tout ce monde qui rit de lui parce qu'il est maigre, etc..., il nous relance encore le même sujet, les mêmes thèmes en ajoutant un séjour chez les frères dans « Les aveugles de Matamoros » (vol. 30-1970). Oui, vraiment Gilles Delaunière est un auteur qui aura été cajolé par les ECRITS ! Je pense aussi à cette espèce de mort intérieure que ressent Ludger, personnage principal du roman de Jean Hamelin, « Les occasions profitables » (vol. 10-1961), lorsqu'il s'aperçoit que les événements qui lui semblaient pourtant profitables, l'ont complètement dépouillé de toute dignité. Au total, 27 vies conscientes d'être ratées.

Les étapes de l'avant-mort

La mort, il n'y a pas qu'elle, bien sûr... il y a aussi ce qui la précède, l'avant-mort ou les moments de l'existence. Prenons tout d'abord l'enfance. Inutile de le cacher, elle est en majeure partie malheureuse. Sur 8 textes qui parlent de l'enfance, 6 nous relatent une enfance malheureuse. Nous trouvons les deux exceptions dans le roman de Claude Jasmin et dans la nouvelle d'Iberville Fortier, « La compote de rhu-barbe ». « Et puis tout est silence » nous montre une enfance normale, avec ses jeux et ses mauvais coups. Nous sommes en plein quartier populaire, aux alentours du Parc Jarry d'avant les Expos. Si cette enfance semble plus heureuse que les autres, ce n'est pas par une aisance pécuniaire mais plutôt par son contraire, par cette façon qu'ont les enfants de milieux populaires de vivre de grandes expériences malgré le manque de jeux préfabriqués. Ils inventent, se font cowboys, indiens, Superman ou Al Capone, se glissent entre les hangars, se construisent des casernes sous les escaliers... Nous sommes loin de l'enfance capitonnée dans un riche coin de verdure. C'est un peu la même chose pour la nouvelle d'Iberville Fortier, bien que ce texte ne nous présente qu'un moment particulier de l'enfance. Pour les autres enfants des ECRITS, le climat est loin d'être aussi serein. Le père n'existe pratiquement pas, les mères sont envahissantes et souvent détestées. L'enfant ne peut absolument pas communiquer avec les autres, il est isolé dans un monde d'adultes, incompris, il se sent rejeté. Le modèle du genre pourrait être « Les candeurs de l'enfance » (vol. 12-1962) de Charles Soucy. Le petit garçon de l'histoire tient absolument à peiner sa mère, il prend d'ailleurs tous les moyens possibles pour arriver à ses fins et, pour une fois dans les ECRITS, un personnage réalise ses désirs... ça tourne au sadisme enfantin. Et, comme enfance malheureuse, je n'ose pas penser aux récits de Gilles Delaunière... non, je n'ose pas !

L'adolescence n'est pas plus reluisante. Elle est malheureuse et solitaire. Il s'agit ordinairement d'un adolescent qui se découvre intellectuel. Il se sent alors tout à fait seul, comme dans un milieu étranger. Le monde, tout le monde

ne parle pas sur la même longueur d'onde que lui. Il entre alors en conflit avec tout, etc., etc... On ne parle jamais des bandes qui pourtant sont bien coutumières à l'adolescence d'ici. La seule exception se trouve dans la nouvelle d'André Belleau, intitulée « Sous le pont de l'est » (vol. 16-1963) où le narrateur parle de la bande à laquelle il appartenait. Mais, dans la grande majorité des cas, l'adolescent vit dans un collège classique où il se bute à tous les conflits : famille, peine d'amour, professeurs et confrères.

La vie adulte a les traits moins précis que les deux précédentes. En général, elle est une vie ratée en situation, pour ne pas dire à son apogée. Le personnage moyen des ECRITS doit être dans la vingtaine. Petit détail à remarquer : il est ordinairement célibataire. S'il tombe en amour, c'est que tout ça va mal finir. S'il est marié, il n'est pas heureux. Je cherche encore ce qui pourrait ressembler à un amour heureux... dans les ECRITS, il n'y en a pas.

Rares sont les personnages des ECRITS qui vivent une action concrète. Chaque geste s'entoure d'une foule de commentaires. Le héros adulte est avare d'action, il s'enroule plutôt dans les mots, il se fige et s'espère papillon bien qu'il soit encore chenille. Ce qu'il a souvent, c'est une vie intérieure sans aucun autre personnage que lui-même, dans 15 nouvelles en tout. Ces nouvelles sont poétiques et ressemblent davantage à de longs poèmes en prose qu'à des nouvelles véritables. Un exemple : « Le récit d'une errance » (vol. 34-1972) de Thérèse Renaud... Nous divaguons, nous allons, nous venons, c'est beau et bien écrit, nous revenons, nous sentons... la narratrice a déjà aimé un homme, il y a un bateau qui coule au milieu de la mer... mais rien de précis... une fumée qui envahit tout... un climat. D'autres écrits ont sensiblement la même allure. Les trois nouvelles de Claude Robitaille (vol. 26-1969) où les personnages sont statiques et le narrateur qui nous fait tourner autour d'un détail. « Les bruits », par exemple, de petits bruits qui d'abord agacent et, à la longue, finissent par obséder le personnage. Il croit que ses meubles vivent, il s'en débarrasse et, seul, dans une pièce vide, il entend toujours ses petits bruits infatigables et réguliers. Le person-

nage adulte est aussi souvent à cheval sur un rêve. Il se crée des mondes différents. 19 nouvelles sont situées dans un monde imaginaire. Ce type d'écrits est surtout concentré dans les numéros les plus récents. Nous sommes soit en présence de jeunes auteurs qui, préférant l'invention personnelle à la réalité collective, tentent une nouvelle aventure dans le monde des mots : « Les aventures de Lurik » (vol. 28-1969) de Daniel Gagnon, « Les copines de Paul Eluard » (vol. 28-1969) de Célimène, « Comment Antonio perdit la raison » (vol. 31-1971) de Louis-Philippe Hébert ; ou, encore, c'est un auteur reconnu qui fait l'expérience d'une nouvelle structure : « Voyage en trois personnes » et « Trois histoires en forme de poires » (vol. 30-1970) de Gilles Marcotte.

Un autre personnage que l'on rencontre fréquemment : celui du fou ou de l'original. Le fou est intéressant pour son auteur en ce sens qu'il lui permet de contourner ou de défoncer la réalité. « Quenouille » (vol. 14-1962) de Jacques Fontaine, par exemple, est de ce type. Il vit dans un village et tout le monde le craint. Quenouille est doué d'une force herculéenne et s'en sert comme bon lui semble. Il est détesté par Gendron qui est l'espèce de chef de police de l'endroit. Un jour, Quenouille trouve un bébé. Il décide de le garder. Gendron, mêlant sa haine et son devoir, se rend chez Quenouille... comme ce dernier ne veut rien entendre, Gendron le tue. La bonne morale est cependant sauvée puisque Quenouille était fou. De son côté, l'original sert à montrer une certaine réalité par ses qualités d'homme bizarre. Dans « Le dernier des roseaux » (vol. 27-1969) de Pierre Olivier, il servira à montrer la haine des habitants d'un petit village pour l'étranger. Dans « Wilfrid le quêteux » (vol. 25-1969) de Madeleine Gagnon-Mahony, il est là comme témoin des hantises passées du narrateur qui retournera à son amour que lorsqu'il l'aura tué.

Parmi tous ces personnages adultes, il y a aussi ceux de la petite histoire ordinaire, ceux de la nouvelle classique qui raconte un événement précis de la vie de quelqu'un. L'auteur ne se sent alors pas dans l'obligation de raconter toute la vie de son personnage. Ces textes sont d'autant plus intéressants qu'ils possèdent une action plus dense et plus précise.

Ce genre de textes n'est toutefois pas généralisé... les auteurs des ECRITS se croyant dignes d'une plus grande élaboration.

Enfin, la vieillesse, pour ceux qui ne sont pas morts en cours de route, est triste. Elle est surtout marquée par un manque total de liberté. Seulement 3 nouvelles traitent ce thème. Deux d'entre elles se ressemblent, celle de Gérard Bessette, « L'emplâtre » (vol. 12-1962) et celle de Christiane Bacave, « Des Souvenirs usés » (vol. 24-1968). Il s'agit de vieillards pris par l'engrenage familial. Ils habitent chez un de leurs enfants et, sans être maltraités, ils ne sont plus libres de leurs gestes, même le plus quotidien, comme d'avoir une opinion ou de se promener sur la rue. L'autre nouvelle est de Pierre Chatillon et s'appelle « La Terre Promise » (vol. 20-1965). C'est un vieillard dont le seul passe-temps est de se promener sur la rivière qu'il aime dans son vieux bateau. Mais voilà qu'une distraction, un rocher que sa mémoire a oublié, lui fait perdre son seul bien... et il se retrouve mouillé d'eau comme d'une grande tristesse.

Les réalités quotidiennes

Les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS ont leurs racines principales dans la CULTURE, dans la CULTURE majuscule et universelle. A l'exception de quelques rares textes, les ECRITS nagent, volent, planent, tenant sous leurs ailes l'homme entier (il faut lire non-identifié) et le nourrissant de « tout humanisme ». Cet homme de n'importe où ne mange pas beaucoup, ne dort pas gros et se promène dans un milieu différent de celui dans lequel nous vivons, nous Québécois. Il est triste, c'est certain, mais triste d'une autre tristesse que celle du « Cassé » sur la rue Duluth ou de « Menaud » à Mainsal. Les ECRITS sont dans la CULTURE et la CULTURE parle d'un homme de partout à la fois. Pourtant, de temps à autre, une tête émerge, un oeil. Et ce texte parle de la culture, la culture québécoise. Ces auteurs sont rares, ils s'appellent Jasmin, Hamelin dans leur roman ; je pense aussi à Gérald Godin dans Télesse (vol. 17-1964) :

« L'homme du moon rocket criait « last ride, last ride ».

« Sarita Hanover venait de courir le mille en 2 minutes et quart, à la dernière course de la soirée. »
(page 175)

à Jacques Boulerice, « Le goût du Bonheur » (vol. 29-1970), à Patrick Straram, « Tea for one » (vol. 6-1960) et son décor montréalais, la rue Saint-Laurent...

Pour bien paraître dans la CULTURE aussi, peut-être, le héros est toujours bon. Jamais de petits défauts, de petites manies quotidiennes. L'auteur se charge d'expliquer en détails le moindre geste qui pourrait paraître suspect... pour ne pas que le lecteur confonde. Eloi de Grandmont a deux personnages qui ne sont pas dans le « parfait modèle du bon petit héros des ECRITS ». Nous pouvons les rencontrer dans « Bruno ne travaille pas le dimanche » (vol. 6-1960) et dans « Coeur de pierre précieuse » (vol. 22-1966). Il y a aussi Thanase de Gérard Bessette dans « L'Accident » (vol. 12-1962) à qui on ne donnerait pas le bon Dieu sans confession. Mais à part eux...

Et l'humour

Les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS ne veulent pas et ne doivent pas être considérés comme des publications drôles. Après la coulée de tant de tristesse, il ne faut pas s'attendre à rire. Parfois, pourtant, un peu d'humour est tenté. Dans la plupart des cas, il s'agit d'humour noir... ce sont les textes dont j'ai déjà parlé. Pour le reste, il y a bien un essai dans « Tueur à gags » (vol. 27-1969) de Albert G. Paquette... mais je n'ai pas ri. Au fond, la seule nouvelle à fondement humoristique est celle de Jean Simard « Un Départ » (vol. 3-1957). Elle est caricaturale.

LES ÉCRITS ET LA COLLECTIVITÉ

Lorsque, dans leur texte de présentation, les fondateurs des ECRITS DU CANADA FRANÇAIS ont parlé du « dégage-ment des tendances et des formes les plus actuelles de notre

production littéraire », ils ne savaient peut-être pas ce qui leur pendait au bout du nez. Il n'y a rien de très engageant quand on parle de la liberté en général, de la liberté de l'homme... mais lorsque l'avenir d'un pays et de son peuple se travaille, lorsque la liberté commence à crier tant sur le plan social que politique, ça devient plus mouillant. En 18 ans, des choses ont changé au Québec... il y a eu des bombes, des grèves, octobre 70... il y a qu'une conscience se forme. Et, devant tous ces événements, les ECRITS sont demeurés la bouche ouverte à gober des mouches. En 18 ans de contes, nouvelles, récits et romans, les ECRITS sont restés les mêmes. Je cherche la véritable évolution entre le texte de Jean-Louis Gagnon du volume 1 et celui de Thérèse Renaud dans le trente-quatrième volume. Je cherche et je ne sens rien. Dans la littérature québécoise, il y a pourtant eu d'autres tendances, il y a eu « Prochain Episode », il y a eu « Ethel et le terroriste », il y a eu « Le Couteau sur la table », il y a eu... Dans les ECRITS, il n'y a rien eu. Quelques brefs repères, des conflits de milieux (7 textes en tout), il y a bien Hamelin qui dans « Les Occasions profitables » parle de la politique partisane et de syndicalisme, Boulerice et les conflits de son personnage avec les gens instruits, ceux qui ont l'argent... et c'est tout. Au niveau politique, une nouvelle, « Les Porteurs d'eau » (vol. 26-1969) de Philippe Emond. Une nouvelle dans laquelle la situation du pays nous est présentée dans un lieu et un temps symbolique.

Non, les ECRITS DU CANADA FRANÇAIS n'ont pas atteint leur objectif. La liberté, la liberté dont ils parlent, la liberté qu'ils « permettent » est celle de l'agneau. Ils n'ont pas peur, ils sont du côté des loups.

RAYMOND PLANTE